



Gradhiva

Revue d'anthropologie et d'histoire des arts

6 | 2007

Voir et reconnaître. L'objet du malentendu

L'invention de l'art pariétal préhistorique

Histoire d'une expérience visuelle

The invention of prehistoric rock art. History of a visual experience

Béatrice Fraenkel



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/984>

DOI : 10.4000/gradhiva.984

ISSN : 1760-849X

Éditeur

Musée du quai Branly Jacques Chirac

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2007

Pagination : 18-31

ISBN : 978-2-915133-55-4

ISSN : 0764-8928

Référence électronique

Béatrice Fraenkel, « L'invention de l'art pariétal préhistorique », *Gradhiva* [En ligne], 6 | 2007, mis en ligne le 15 novembre 2010, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/984> ; DOI : 10.4000/gradhiva.984

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© musée du quai Branly

L'invention de l'art pariétal préhistorique

Histoire d'une expérience visuelle

The invention of prehistoric rock art. History of a visual experience

Béatrice Fraenkel

- 1 En juillet 1906, la Société d'anthropologie de Paris publie sous la plume d'un de ses membres éminents, Félix Regnault, l'annonce de la découverte d'empreintes de mains humaines dans la grotte de Gargas¹. Bien que la grotte fût connue dans le monde des géologues et des préhistoriens depuis des dizaines d'années, elle va devenir, à partir de ce moment, une grotte vedette. Ce qui vaut à Gargas cette notoriété est dû tout d'abord au nombre exceptionnel de mains négatives qu'elle renferme : près de deux cents, selon les différents relevés réalisés. Par ailleurs, les mains apparaissent regroupées sur de longs panneaux (fig. 2) alors qu'ailleurs – à Altamira, Castillo ou Tibiran, par exemple – elles sont presque toujours associées à d'autres figures. Enfin, dernière particularité, essentielle et singulière : les silhouettes sont celles de mains incomplètes, auxquelles manquent des phalanges (fig. 3). Tous ces éléments contribuent à faire de Gargas l'unique grotte préhistorique dédiée aux mains négatives et soulèvent de véritables énigmes, la première étant celle de la lecture même des signes. Les mains silhouettées étaient-elles des mains normales dont les doigts ont été repliés, ou bien des mains malades dont les phalanges seraient tombées, ou encore des mains saines aux doigts volontairement coupés ? La controverse n'a jamais cessé, elle s'est simplifiée autour de deux hypothèses contradictoires, dessinant deux courants d'interprétation des figures. Depuis la publication en 1967 d'une étude d'André Leroi-Gourhan, il semble qu'une majorité de préhistoriens considère, comme le maître, que les empreintes de Gargas sont celles de mains aux doigts repliés, mais d'autres penchent pour l'existence de mains malades aux doigts mutilés. Nous sommes ici face à un problème typique d'interprétation puisque, selon que l'on considère la main « patron » comme une main malade, anormale, ou comme une main saine et « normale », la signification même des peintures de Gargas entraîne des conjectures opposées, d'orientation prophylactique dans un cas, cynégétique dans l'autre². De multiples thèses, fondées sur des lectures divergentes de ce que l'on

pourrait nommer un symptôme (absence de phalanges), ont été forgées depuis 1906 en même temps que s'élaborait l'analyse de l'art pariétal préhistorique. Les grands noms de la préhistoire naissante, Breuil et Cartailhac, notamment, ont signé des articles sur Gargas.



Fig. 2 Panneau de mains négatives à Gargas.

Photo Béatrice Fraenkel.

Félix Regnault : un regard de lecteur

- 2 Ce n'est pas de cette controverse qu'il va être question ici. Nous souhaitons en effet distinguer clairement le problème d'interprétation posé par les mains négatives d'un autre, très différent et plus épineux, qui est celui de la perception même de ces figures. Nous partirons donc du moment de la découverte des mains dans la grotte de Gargas, mais en le considérant comme un point d'arrivée et non comme un point de départ, comme *terminus a quo* et non comme *terminus ad quem*. Le problème de la perception des mains est posé dès les premières lignes du texte de Félix Regnault, le découvreur de la grotte, qui commence ainsi sa communication :

« Les empreintes de mains humaines signalées par mm. Cartailhac et Breuil dans les cavernes d'Altamira et de Marsoulas ayant éveillé mon attention, j'ai examiné avec soin la grotte de Gargas où je me trouvais le 11 juin de cette année [...]. » (Regnault 1906 : 331)

- 3 Nous nous attarderons ici sur l'expression « ayant éveillé mon attention », qui nous paraît immédiatement problématique. En effet, il faut savoir que Regnault est, de longue date, un familier de la grotte. Il a déjà signé une douzaine de communications sur ses fouilles à Gargas entre 1873 et 1906. En trente ans de présence sur le site, il a mis à jour un matériel anthropologique et paléontologique important. En 1878 il établit un plan et deux coupes de la grotte³, en 1883 il publie une « étude des dépôts fossilifères⁴ » et l'année suivante il entreprend l'exploration des « oubliettes de Gargas⁵ » qui lui permettra de dégager un

squelette de hyène exceptionnel, quasiment intact⁶. En 1895, après avoir fait construire un tunnel pour continuer ses fouilles, il découvre, dans la grotte supérieure, des sépultures humaines et de nouveaux foyers paléolithiques⁷.

- 4 Par conséquent on est en droit de penser que Regnault connaissait bien la grotte, même s'il ne faisait pas toujours lui-même les fouilles. En trente ans, il aurait arpenté le site de nombreuses fois sans voir les mains. Le 11 juin 1906, l'attention mise en éveil, selon ses propres termes, il regarde avec soin les parois et « voit » enfin les mains. On pourrait en conclure que Regnault était particulièrement distrait, que sa cécité à l'endroit des parois est toute personnelle. Au premier abord, l'histoire de ce regard paraît donc simple. Regnault, préoccupé avant tout par le matériel osseux et lithique de la grotte de Gargas, est un homme des sols, non des parois. Il suffit de la lecture d'un article pour qu'il lève la tête, regarde, examine et découvre.
- 5 Or, ce scénario, loin d'être original, se retrouve dans de nombreux textes de préhistoriens de cette époque, tel un schéma narratif commun qui structure le récit des « découvreurs ». Selon ce schéma, les découvertes semblent déclenchées par la lecture de textes annonçant eux-mêmes des découvertes, si bien qu'une sorte de chaîne opératoire faite de lectures et de fouilles semble commander le regard des savants. L'action de voir, selon ce schéma, se confond avec la décision d'aller voir. Le découvreur est un être informé, il suit un plan de travail suggéré par des lectures. L'hypothèse de la distraction de Regnault n'est donc pas tenable à moins d'imaginer que la plupart des découvreurs de ces années-là étaient des êtres distraits, toujours dépendants d'un regard qui les précédait. Or, l'histoire de la préhistoire est précisément faite de ruptures, de découvertes inédites, de confrontations à des objets nouveaux.
- 6 En matière d'art pariétal paléolithique, est-il possible de déceler un point de départ, un début qui marquerait une découverte sans précédent, un regard qui ne serait dépendant d'aucune lecture préalable, un moment de « jamais vu » ?



Fig. 3 Mains négatives incomplètes à Gargas.

Photo Béatrice Fraenkel.

Parois, supports, figures et signes

- 7 Examinons les textes de Cartailhac et Breuil auxquels Regnault attribue sa « mise en éveil », textes qui signalent la présence de mains négatives dans les grottes d'Altamira et de Marsoulas. Sont-ils, eux aussi, insérés dans le schéma actanciel que nous venons d'évoquer ou ont-ils un autre statut ? La découverte des mains dans ces deux grottes a-t-elle été, elle aussi, conditionnée par la lecture de textes, par une « mise en éveil » préalable ? Ou au contraire, ces textes sont-ils des « éveilleurs » donnant la première impulsion permettant des découvertes en cascade ?
- 8 Certes, les publications de Cartailhac et Breuil des années 1904 et 1905 sont pleinement reconnues par les historiens de la préhistoire comme dotées d'une efficacité particulière, mais ce ne sont pas des textes de découvertes. Émanant d'autorités reconnues, ils mettent définitivement fin au règne du soupçon qui pesait depuis des années sur les quelques peintures des grottes découvertes dans le sud-ouest de la France et en Espagne. Ils présentent les résultats des relevés des peintures et gravures des cavernes d'Altamira et de Marsoulas entrepris dès 1902 par Cartailhac et par Breuil, son jeune confrère. Ils rendent publics les premiers travaux systématiques d'envergure jamais réalisés sur l'« art des cavernes ». Plus que l'annonce de découvertes de signes et de figures, ces textes marquent la fin d'une époque. Ils doivent être compris comme des sortes d'actes de validation ultime de l'art pariétal préhistorique, mais ils marquent aussi l'ouverture d'une nouvelle époque parce qu'ils transforment le statut scientifique des grottes : désormais, les fouilleurs doivent examiner les plafonds, les murs, les niches, les façades. Il ne s'agit plus de dégager des couches de terre et d'ausculter des débris et ainsi, comme ne

manquera pas de le noter Leroi-Gourhan, de détruire le document en même temps qu'on le découvre⁸. Il s'agit de regarder, de scruter, d'examiner des surfaces sans chercher l'objet à en extraire, tel un trophée. Les pioches font place aux crayons, fusains et pastels, les peintres et les dessinateurs remplacent les stratigraphes.

- 9 On mesure sans peine combien ces transformations du mode opératoire sont indissociables d'une révolution cognitive. La quête du savoir ne porte plus sur les mêmes objets ; les sujets impliqués, acteurs et destinataires, sont eux-mêmes modifiés. L'art pariétal paléolithique se constitue en domaine d'investigation, déplaçant le cadre épistémique précédent. La caverne est devenue un nouvel espace de lecture et tous les signes qu'elle peut contenir sont regardés autrement.
- 10 Par conséquent, pour que Regnault perçoive les mains négatives, il fallait, au préalable, que les parois aient été requalifiées en supports potentiels d'œuvres paléolithiques. La cécité de Regnault n'a rien à voir avec une prétendue distraction de sa part ; s'il n'a rien vu en trente ans de fouilles à Gargas, c'est que les parois n'avaient rien à offrir à son regard d'expert. L'histoire de l'invention de l'art pariétal illustre parfaitement le rôle joué par le support non seulement dans l'interprétation des signes mais aussi dans leur perception. Le statut que l'on donne aux parois constitue un véritable cadre d'expérience, au sens goffmanien du terme (Goffman 1991 [1974]). Pour que l'art pariétal paléolithique existe, il fallut donc changer de cadre : comment ce passage s'est-il fait ?

Un regard accidentel : le marquis de Sautuola à Altamira (1878)

- 11 Lorsque Cartailhac et Breuil se rendent à Altamira en 1902 pour entreprendre le relevé de la grotte, ils ne vont en fait rien découvrir véritablement. Ils ne font que *redécouvrir* des peintures signalées dès 1878 et publiées en 1880 par le marquis de Sautuola, mais refusées alors avec détermination par le même Cartailhac et l'ensemble de la communauté scientifique pendant une vingtaine d'années.
- 12 Par conséquent, l'histoire du regard de Regnault découvrant des mains négatives à Gargas passe certes par les publications de Cartailhac et Breuil, mais ces textes ne sont pas un véritable point de départ. Les deux préhistoriens ne font que s'aligner sur le regard que le marquis de Sautuola, plus de vingt ans auparavant, avait porté sur le plafond de la grotte d'Altamira. Regard censuré, ravalé, disqualifié, qui prend en ce début du xx^e siècle une importance nouvelle. Que s'est-il donc passé à Altamira ? Faut-il considérer que l'histoire du regard de Regnault commencerait, à son insu, en 1879, en Espagne ?
- « Il y a évidemment des gens qui découvrent fortuitement des gisements comme la demoiselle Sautuola pour Altamira [...]. C'est une petite fille qui les vit [les peintures] la première dans les grottes d'Altamira (Espagne). Pendant que son grand-père le marquis de Sautuola fouillait le plancher de la grotte, la petite Espagnole, elle, regardait le plafond. Elle discerna sans peine cette multitude d'animaux peints dans toutes sortes d'attitudes, en polychromie⁹. »
- 13 Au récit de Regnault présentant, dès les premières lignes, sa découverte comme un acte dépendant d'autres travaux et donc inscrit dans un collectif savant, fait pendant le récit d'Altamira, modèle du genre de la découverte accidentelle. Ici, l'innocence de l'observateur –il s'agit d'un enfant–, son ignorance, son absence de préjugés imposent au savant absorbé par ses fouilles l'évidence d'un nouvel objet de connaissance. Le regard de Sautuola ne doit rien à la lecture d'un texte, mais il n'est pas pour autant premier. Il est

dépendant du doigt pointé d'un enfant et, partant, d'un regard autre, fortuit, externe au cadre de référence des préhistoriens. Ce récit canonique, repris par tous les ouvrages sur la préhistoire –avec quelques variantes mineures¹⁰–, se donne souvent comme l'événement fondateur par lequel la science préhistorique effectue un saut spectaculaire : la peinture préhistorique est découverte. À ce titre, il vient grossir l'anthologie encore éparse qui pourrait réunir tous les miracles scientifiques, de la pomme de Newton aux enfants de Lascaux.

- 14 Si la découverte se conçoit aisément comme le résultat d'une intuition raisonnée (le choix d'un lieu de fouilles par exemple) et d'une chance, les coups de théâtre n'en sont pourtant pas exclus : la préhistoire, comme l'histoire, travaille sur des traces, des vestiges cachés dans le monde, et tout promeneur est a priori capable de trouver un trésor. Le site le plus célèbre du paléolithique, Lascaux, doit son existence à la curiosité d'adolescents. Cependant, au moment où Lascaux est découvert, en septembre 1940, de nombreuses autres cavernes sont connues et étudiées. On sait déjà que l'homme préhistorique peignait les parois des grottes. Les enfants de Lascaux ont organisé des tours de garde devant l'entrée de la caverne jusqu'à ce qu'elle soit officiellement investie par les autorités scientifiques : conscients de la valeur du site, ils craignaient le pillage. Rien de tel n'arrive en 1879 à Altamira.

Un regard censuré : le refus d'Altamira

- 15 Entre l'épisode charmant de Mlle de Sautuola et l'acceptation de la réalité d'une peinture préhistorique, plus de vingt années s'écoulent. Personne ne monte la garde devant la grotte d'Altamira et il ne vient à l'idée de personne d'aller piller le site. C'est pourquoi l'homologation du récit de la découverte du marquis comme moment de fondation n'est possible qu'en fonction des nécessités internes au discours scientifique soucieux de simplifier, de rationaliser après coup sa propre histoire. Car il est bien établi que ces années ne sont pas celles d'un débat où, finalement, les partisans de la peinture préhistorique l'auraient emporté. Ce sont vingt ans pendant lesquels un consensus se maintient à l'intérieur de la communauté scientifique sur l'inexistence de peintures préhistoriques. L'hypothèse semble inadmissible¹¹.
- 16 Ce consensus est obtenu grâce à la structure autoritaire du milieu scientifique français, ce que Nathalie Richard nomme avec un certain art de la litote le « poids des personnalités ». Des hommes comme Gabriel de Mortillet (Richard 1992b : 198), qui contrôle les institutions parisiennes, ou Cartailhac, qui règne à Toulouse, refusent sans appel les peintures. Dès 1880, alors que Vilanova, professeur à l'université de Madrid, s'apprête à présenter les peintures d'Altamira au congrès d'anthropologie de Lisbonne, la pression des « personnalités » est telle qu'il garde le silence. La même année, un émissaire de Cartailhac, le paléontologue Édouard Harlé, est dépêché sur le site. Il remet un rapport concluant à l'inauthenticité des peintures. Lorsque Vilanova tente de nouveau de les défendre contre le rapport Harlé, lors du congrès de l'Association pour l'avancement des sciences à La Rochelle en 1883, Cartailhac et Harlé désertent la session. Le Madrilène dénoncera un « esprit d'opposition inextricable » (Coye 1997 : 243).
- 17 Altamira, bien que découvert, n'est pas découvert. Félix Regnault arpente la grotte de Gargas, fouille son sol, construit un tunnel, explore des oubliettes, il passe et repasse devant les parois où des centaines de mains sont peintes, et il ne découvre rien. Les mains

sont invisibles car l'art pariétal n'existe pas encore. En cette fin du XIX^e siècle, le savoir des préhistoriens est construit sur des objets en os ou en ivoire, aiguilles, racloirs, manches d'outils, etc., constituant de vastes collections ; certains sont sculptés ou gravés. Connues depuis plusieurs décennies, gravures et sculptures d'animaux –mammouths, bisons, rennes, poissons, etc.– forment le répertoire de l'art mobilier de l'homme préhistorique¹². Ce dernier apparaît comme un ouvrier habile qui orne ses outils à ses moments perdus, tel un pâtre désœuvré. L'idée d'une activité artistique en rupture avec la culture technique est incompatible avec la représentation alors dominante de l'homme « antédiluvien » considéré comme un être fruste, largement déterminé par ses besoins primaires. C'est pourquoi, bien que les fresques d'Altamira mettent en scène une faune semblable à celle de l'art mobilier et soient en parfaite cohérence avec des faits déjà admis, la découverte demeure inacceptable. En révélant des peintures et des fresques et non des sculptures et des outils, l'art d'Altamira se heurte au schéma évolutionniste dominant, celui d'Auguste Comte, affirmant l'antériorité de la sculpture sur la peinture (Comte 1851). Par ailleurs, la découverte d'Altamira est celle d'un site exceptionnel : la grotte, espace bien connu des fouilleurs déjà interprété comme lieu d'habitat rudimentaire, s'impose ici comme un lieu d'exposition d'œuvres monumentales. Toutes les théories en vigueur sont contredites car de telles peintures suggèrent que l'homme préhistorique a pu s'adonner à la contemplation. Le caractère aberrant des fresques est renforcé par l'absence de critères d'authentification. En 1880, accepter cette découverte revient à y « croire », sans aucune preuve¹³. Aucune campagne de relevé n'est entreprise à la suite de la publication de Sautuola : Altamira sombre dans l'oubli. Le texte d'annonce de la découverte semble dépourvu d'efficacité, il ne s'inscrit dans aucune chaîne opératoire et ne déclenche aucune autre découverte.

- 18 La question simple que nous nous posions –où commence l'histoire du regard de Regnault ?– se trouve à nouveau sans réponse. Bien que premiers chronologiquement, le regard de Sautuola, le texte qu'il publie et les dessins qu'il produit n'ont pas les effets qui en feraient à coup sûr le révélateur de l'art pariétal préhistorique. Car il ne suffit pas de remarquer des figures de bisons, fussent-elles exceptionnelles, ou des mains négatives, fussent-elles énigmatiques, pour les découvrir. L'écart entre perception, reconnaissance et découverte est ici clairement attesté. Quelles furent donc les conditions de félicité pour qu'une rupture se produise, pour qu'un changement de cadre d'expérience devienne possible ? Comment a-t-on admis l'existence de l'art pariétal, quel type d'accident a-t-il fallu pour voir autrement figures, signes et grottes ?

Les conditions de félicité d'un regard : le bison de La Mouthe (1895)

- 19 L'expérience première de l'art pariétal pourrait plus justement se situer en 1895 lorsque Rivière, géologue qui étudiait les niveaux archéologiques de la grotte de La Mouthe, observe, après déblaiement, une gravure de bison sur une paroi. L'enfouissement sous ces épais niveaux archéologiques confère à la gravure une authenticité irréfutable puisque sa réalisation ne peut être que contemporaine des niveaux du sol lui correspondant. Il s'agit, littéralement, d'une dé-couverte. Invité, Cartailhac se rend immédiatement sur place. Il se souviendra de ce moment précis où bascule son scepticisme :

« M. Rivière se prêta avec une bonne grâce parfaite à toutes mes investigations. Je fis de mon mieux le contrôle de sa découverte, j'examinai les circonstances, les

images et les traits et tous les détails imaginables. Les fouilles venaient de commencer. Une partie seulement de la caverne était déblayée ; au-delà, on se heurtait au talus au-dessus duquel on pouvait, mais en rampant, aller plus loin. *Je dégageai moi-même du sol parfaitement vierge, le pied d'un des animaux figurés. J'eus ainsi le plaisir de reconnaître que M. Rivière n'avait pas été induit en erreur.* » (Cartailhac 1902 : 348-354)

- 20 Le site de La Mouthe se prête au déroulement d'une véritable épreuve de vérité : Cartailhac est mis en situation de découverte, il contrôle d'un coup d'œil la qualité du site (« parfaitement vierge »), il effectue les gestes (« je dégageai moi-même »), et dans un même mouvement perçoit l'objet et la preuve de son authenticité. Le réflexe de Cartailhac de dégager par lui-même un morceau de la gravure reste un geste de fouilleur incorporant tout le savoir stratigraphique du temps : c'est finalement d'un point de vue empirique, par un constat *de visu et de manu*, qu'il acquiert la certitude de l'authenticité de la gravure. La figure se présente associée à son contexte authentifiant, c'est-à-dire à un niveau géologique dont l'identification dépend d'une autre science réputée sûre, la géologie. L'expérience de Cartailhac est à la fois déterminée par une situation exceptionnelle et organisée selon des savoir-faire familiers ; elle prend appui sur une expérience pratique et cognitive antérieure, le déblaiement, pour accueillir un événement dont l'étrangeté est suffisamment inquiétante pour justifier un renfort de validation. L'acte de découverte qu'il tient à accomplir personnellement est à la fois une expérience perceptive et un raisonnement incarné.
- 21 Une autre découverte sera déterminante, celle de peintures dans la grotte de Font-de-Gaume¹⁴ où « nombre de figures (traits et couleurs) sont recouvertes d'un enduit stalagmitique parfois épais de près de deux centimètres » (Breuil et Capitan 1901, cités dans Richard 1992a : 322). La pellicule de calcite authentifie les œuvres qu'elle recouvre, elle les date. Là aussi, l'objet de connaissance qui s'offre aux regards des préhistoriens incorpore les preuves de sa propre authentification. Pour autant, la présence de concrétions n'est pas en soi suffisante, mais elle vaut alors comme preuve ajoutée à d'autres¹⁵. Là encore, c'est sur le site que se produit l'articulation des éléments propices à la reconnaissance de l'art pariétal : il s'agit de cas exemplaires de cognition située¹⁶ (Suchman 1987). Les circonstances environnementales –l'enfouissement des gravures à La Mouthe et l'enveloppement calcaire à Font-de-Gaume–, mais aussi situationnelles –la collaboration sur les sites de scientifiques reconnus de disciplines complémentaires– sont déterminantes.

Un pique-nique et un mea-culpa : l'autorisation à voir de 1902

- 22 Le regard de Regnault n'est donc pas seulement redevable des informations données par Cartailhac et Breuil. Il intègre tous les éléments disparates que nous venons de mentionner : le déblaiement du bison de la Mouthe, le calcite des aurochs de Font-de-Gaume, l'index pointé par Mlle de Sautuola, la censure et l'oubli imposés par les « personnalités », la redécouverte d'Altamira, auxquels il faudrait ajouter tout un corpus de textes lus ainsi qu'une liste de colloques, de congrès et de rencontres dont l'importance dans l'élaboration des connaissances fut d'autant plus grande que la discipline était faiblement structurée. Il faut sans doute souligner deux événements publics qui officialisent la reconnaissance de l'art pariétal en 1902 : un acte de contrition

publié solennellement par Cartailhac et un acte cérémoniel, à savoir le pique-nique du congrès des préhistoriens à Montauban. Ces faits sont bien connus, nous ne ferons que signaler leur dimension performative.

- 23 Le mea-culpade Cartailhac est un acte de langage typique, énoncé au présent, à la première personne du singulier : « Je suis complice d'une erreur commise il y a vingt ans, d'une injustice qu'il faut avouer nettement et réparer », écrit-il. C'est un acte d'aveu effectué en bonne et due forme, atténué cependant puisqu'en bon autocrate, Cartailhac se confesse, se juge et s'absout lui-même. Il lui aura fallu néanmoins sept ans pour que sa conviction personnelle de l'existence de l'art pariétal, forgée à La Mouthe, se transforme en acte public.
- 24 C'est aussi le caractère public et collectif du pique-nique de Montauban en 1902, suivi d'une excursion à La Mouthe et à Font-de-Gaume, qui fait sa performativité (fig. 4). Il s'agit ce jour-là d'organiser une cérémonie d'intronisation de l'art pariétal dans le champ scientifique de la préhistoire, d'effectuer un acte collectif de reconnaissance visant à assurer l'adhésion de la communauté des chercheurs. Les préhistoriens se rendent ensemble sur les deux sites où le renversement des croyances a eu lieu. Ils en ressortent « convertis » et deviennent alors des témoins et des garants de la nouvelle vérité. À partir de cette excursion et de la publication du mea-culpa, on peut officiellement « voir » les œuvres peintes ou gravées par les artistes paléolithiques. Les découvertes sont désormais autorisées. L'efficacité de cette autorisation est surprenante : la plupart des grands sites à peintures préhistoriques sont découverts en chaîne, cette année-là et dans les années suivantes¹⁷ (fig. 5).

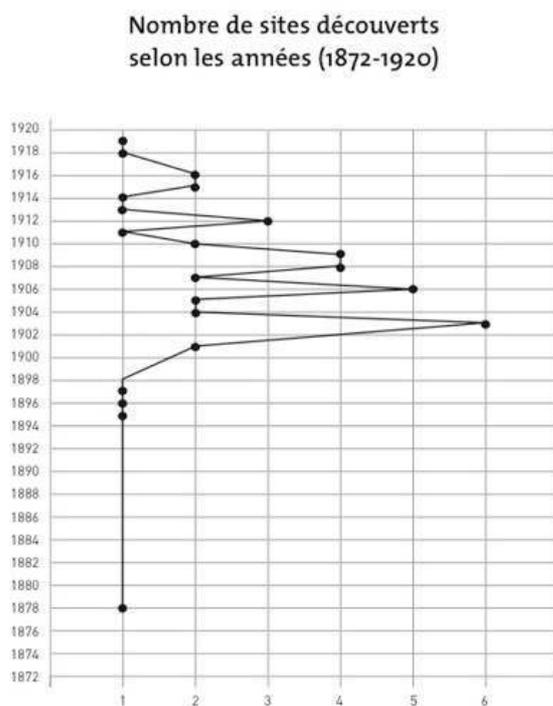


Fig. 5 Nombre de sites découverts par année.

D'après la chronologie de découvertes établie par Marc Groenen (1994).

- 25 Au-delà du caractère symbolique de l'excursion de 1902, ce qui est confirmé à cette occasion c'est la nature de support des œuvres des parois, le statut des grottes comme

espace d'exposition, la légitimité d'un champ perceptif nouveau peuplé de figures et de signes. Ces changements reviennent à qualifier, a priori, les surfaces en tant que surfaces d'inscriptions. Jusque-là, l'attention des préhistoriens se portait davantage sur les preuves matérielles de l'authenticité des œuvres que sur les œuvres elles-mêmes. Ainsi, une enveloppe de terre recouvrant les gravures de La Mouthe ou une enveloppe de calcite voilant les aurochs de Font-de-Gaume furent nécessaires pour valider les œuvres. À partir de 1902, figures et signes peints ou gravés sur les parois des grottes sont, virtuellement, des objets préhistoriques, même s'ils se présentent à nu, sans indices matériels prouvant leur ancienneté. D'autres réseaux d'authentification vont rapidement se mettre en place et, notamment, des évaluations basées sur les ressemblances formelles entre figures de sites différents. L'inventaire et la classification des œuvres commencent, la comparaison entre les sites devient possible.

Jamais vu, déjà vu : la question des traces mnésiques

- 26 On ne saurait donc s'étonner de voir qu'un certain nombre des sites découverts ces années-là étaient déjà connus et exploités comme sites de fouilles. Plus que des découvertes, ce sont de nouvelles façons de voir, de nouveaux regards et d'autres formes d'attention qui se mettent en place. Cartailhac et Breuil les premiers, après le congrès de Montauban, se précipitent à Altamira pour *redécouvrir* la grotte comme si elle n'avait cessé d'être présente à leur insu, en quelque sorte refoulée (fig. 6). Un peu plus tard, Regnault, informé par les relevés de Cartailhac et Breuil, part à la recherche des mains négatives qu'il va « reconnaître » sur les parois de la grotte de Gargas. Ces faits mettent en évidence que « l'attention suppose d'abord une transformation du champ mental, une nouvelle manière pour la conscience d'être présente à ses objets¹⁸ ».
- 27 Cependant, il demeure dans la reconstruction de cet épisode de l'histoire scientifique une dernière série de faits qui mérite d'être analysée et mise en valeur. Il s'agit de nombreux témoignages attestant de « découvertes avant l'heure ». Il semble que non seulement les préhistoriens comme Breuil, Cartailhac et Regnault revisitent leurs sites, les revoient, leur accordent une nouvelle attention, mais aussi qu'un certain nombre de savants se souviennent alors d'avoir vu quelque chose, dans telle ou telle grotte, parfois des années auparavant. Nous disposons d'un ensemble de récits d'anamnèses qui rendent compte de processus de découvertes sensiblement différents de ceux que nous venons d'évoquer.
- 28 Les récits de « découverte avant l'heure » constituent un corpus fermé. Considéré selon un ordre chronologique, le récit qui remonte le plus loin est celui de la découverte des peintures de Niaux. En 1866, Félix Garrigou, bien avant la découverte d'Altamira, pénètre dans la grotte de Niaux, proche de chez lui, et aperçoit des dessins sur les parois. Il note dans son carnet de fouilles : « Couloir secondaire à gauche et à droite grand couloir terminé en rotonde. Parois avec drôles de dessins bœufs et chevaux ??? » Et lors d'une autre visite : « Une grande salle ronde portant de drôles de dessins. Qu'est-ce que cela ? Amateurs artistes ayant dessiné des animaux. Pourquoi cela ? Déjà vu avant. » En 1906, quarante ans plus tard, on vient le chercher car des excursionnistes viennent de découvrir le célèbre « salon noir » de la grotte, orné d'une multitude de cerfs, chevaux et bisons tracés au noir. Garrigou se souviendra alors de ses notes et fera valoir son premier regard.

- 29 Entre 1871 et 1873, Jules Ollier de Marichard fouille la grotte d'Ebbou en Ardèche. Il note dans son carnet la présence de « silhouettes animales esquissées sur les parois d'un grand couloir », mais il n'en fait rien.
- 30 En 1878, Léopold Chiron fouille la grotte de Chabot, également en Ardèche, et aperçoit des traits profondément gravés sur les parois du rocher. Il examine soigneusement les parois et croit distinguer des oiseaux, représentés les ailes ouvertes ainsi que cinq ou six personnages enchevêtrés ; il date les gravures du quaternaire. Il n'en parle pas, ce n'est que dix ans plus tard qu'il jugera bon de les communiquer. Le cas de Daleau, découvreur de Pair-Non-Pair en Gironde, en 1896, mérite que l'on s'y arrête. Les notes prises sur son carnet sont éloquentes (fig. 7) :
- « Le 31 août 1896. En arrivant à la caverne mon regard se porte, par hasard, sur les gravures de la paroi Est (j'ai remarqué ces dessins pour la première fois le 29 décembre 1883. Voir Excursions). Je vois ou je crois voir un quadrupède dont la tête mal dessinée porte un chevêtre ? Je prends mon crayon et je relève le dessin ci-dessous (fig. 373) sur mon calepin. Pour mieux voir ensuite je passe le bout de mon doigt sur les lignes gravées et j'en suis les contours par le toucher, la terre boueuse se tasse dans la rayure que j'ai la conviction de ne pas dégrader. J'ai souvent essayé de dessiner ou de comprendre ces gravures. Jamais je ne les avais vues si nettement qu'aujourd'hui. Est-ce une question de lumière ou de vue ? C'est un peu comme la devinette d'il y a quelques années : "Où est le chat ?" »
- 31 Le cas de Daleau est fort différent de celui de Garrigou. Il pose « par hasard » son regard sur les gravures, mais ce hasard semble largement guidé par la mémoire. Les traces mnésiques d'un événement plus ancien, qu'il date de 1883, reviennent à sa conscience. Nous sommes en 1896, soit à l'époque où l'existence de l'art pariétal préhistorique commence tout juste à être acceptée par quelques savants. Daleau accorde donc aux traits une nouvelle attention, dans le sens décrit par Merleau-Ponty : « Faire attention, ce n'est pas seulement éclairer davantage des données préexistantes, c'est réaliser en elles une articulation nouvelle en les prenant pour figures¹⁹. » (Merleau-Ponty 1967 [1945] : 38) Cependant, la saisie des figures n'est pas immédiate. Daleau doit trouver un mode de lecture accordé aux surfaces qu'il examine, il cherche des prises : le dessin ne suffit pas, c'est en suivant les traits du bout des doigts qu'il parvient à déchiffrer l'énigme graphique, à passer de la perception des traits à la reconnaissance d'une forme.
- 32 Dans son *mea-culpa*, Cartailhac commente ainsi les découvertes de Daleau :
- « Je n'avais jamais douté de la justesse des observations de M. Daleau ; mais à la vue de ces curieux dessins j'eus le sentiment très net que mon attention n'étant point appelée sur de telles œuvres, je puis dire sur de tels panneaux décoratifs, j'aurais passé sans les soupçonner, et que cela était peut-être arrivé ailleurs à quelques confrères et à moi-même. Il faudrait revoir toutes nos cavernes, telle fut ma conclusion. » (Cartailhac 1902 : 328)
- 33 Cartailhac oppose deux régimes d'existence des signes : ils peuvent être visibles et reconnus ou bien invisibles et « insoupçonnables ». Or, les récits de Daleau, de Garrigou et des autres – Rivièrre lui-même a déclaré avoir remarqué les gravures de La Mouthe avant 1896 – montrent bien que de nombreux savants avaient vu, qui des signes, qui des dessins, qui des gravures, sans pour autant les découvrir. Les signes étaient comme en attente, visibles et insoupçonnables. La paroi d'une grotte peut donc offrir des sollicitations qui, même non intégrées à un cadre épistémique pertinent, sont suffisamment suggestives pour être notées dans un carnet²⁰.

- 34 Les récits de « découverte avant l'heure » permettent de relativiser les effets positifs de l'autorisation à voir, délivrée en 1902 par la communauté scientifique. Ils indiquent qu'en deçà du repérage de telle ou telle figure, du « déchiffrement » où s'opère le passage d'une perception d'un trait à celle d'une figure, il existe un perçu antérieur, ambigu, mis en mémoire dans ce qu'on pourrait nommer les limbes de la conscience perceptive. Ce qui a été rejeté hors du domaine spécifique de la préhistoire –c'est le cas d'Altamira–, de même que ce qui a été repoussé hors du champ d'attention de tel ou tel individu –c'est le cas de Daleau et de Garrigou– va opérer un brusque retour, attestant une mémorisation involontaire certes, mais néanmoins active. La reconnaissance officielle puis officielle de l'art pariétal semble frayer des voies à des souvenirs censurés.

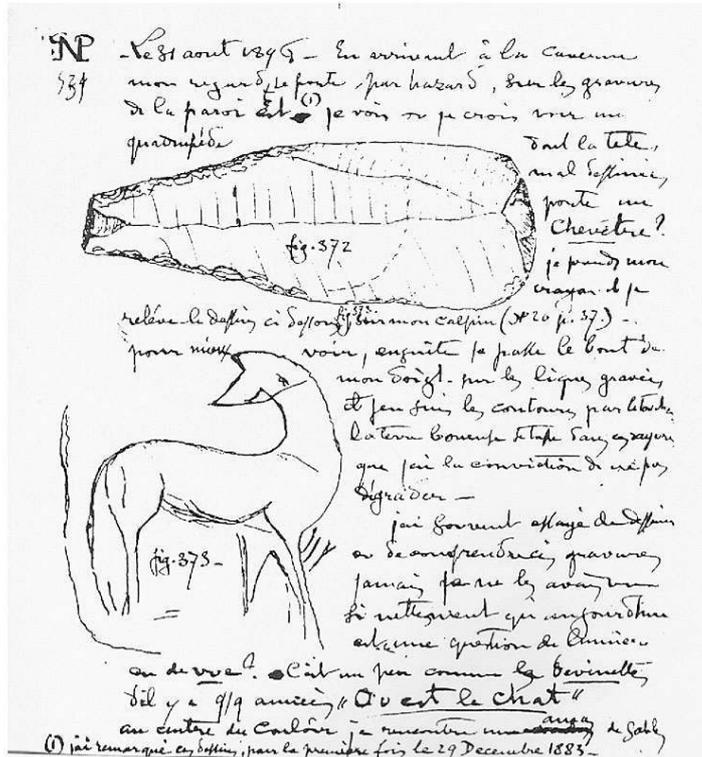


Fig. 7 Page du carnet de notes de François Daleau.

In Groenen 1994.

Le temps long de l'invention

- 35 Revenons à notre question de départ : où commence le regard de Félix Regnault, découvreur des mains négatives de Gargas ? La première réponse à cette question a consisté à formuler une seconde question : quand a été découvert l'art pariétal préhistorique ? En suivant de texte en texte les annonces de découvertes, nous avons établi l'impossibilité d'identifier une date première et un premier regard qui commanderaient l'ensemble. Chaque découverte, précisée avec la minutie qui convient à une naissance, semble toujours précédée d'un événement plus fondateur qui l'inspire. On hésite entre plusieurs faits, chacun pouvant être l'origine acceptable, plus ou moins directe, de la découverte des mains de Gargas dont nous sommes partis.
- 36 Le processus même de découverte apparaît sous des jours différents, parfois contradictoires. Le découvreur Regnault illustre un cas réussi de traitement de

l'information. Il lit, il examine, il découvre. Le découvreur Sautuola confirme l'importance des accidents fortuits et le poids des horizons d'attente. Sans savoirs préalables, point de découvertes : ceci conforte les théories phénoménologiques de la perception. Les détails de l'histoire scientifique de la reconnaissance de l'art pariétal démontrent aussi l'importance des autorités, le poids des hiérarchies, le jeu des censures et des autocensures dans la constitution d'un champ perceptif. Mais, a contrario, les collaborations entre savants ont joué, à des moments clés, un rôle décisif. Le travail effectué ensemble sur un même site a marqué, à La Mouthe, un tournant irréversible. Cependant, et dans une tout autre perspective théorique, les épisodes ne manquent pas, et non des moindres, qui révèlent combien la découverte dépend de l'environnement lui-même, des ressources locales qu'il met à la disposition des chercheurs, des prises particulières que tel ou tel site leur offre. Le récit de Daleau, réussissant enfin à percevoir une figure dans les entrelacs des traits, se conclut sur cette question, plus forte qu'il n'y paraît : « Est-ce une question de lumière ou de vue ? » Dire qu'une découverte dépend de la lumière d'un site et de la vue d'un chercheur serait une réponse juste mais insuffisante. Il faut aussi et surtout, comme nous l'avons compris, qu'un temps s'écoule, ouvert à de multiples événements : le temps long de la découverte.

BIBLIOGRAPHIE

Cartailhac, Émile et Breuil, Henri

1904 « Les peintures et gravures murales des cavernes pyrénéennes », *L'Anthropologie*, t. XV.

Cartailhac, Émile

1902 « Les cavernes ornées de dessins. La grotte d'Altamira, Espagne. "Mea-culpa" d'un sceptique », *L'Anthropologie*, t. XIII : 348-354.

1906 « Les mains inscrites de rouge et de noir de Gargas », *L'Anthropologie*, t. XVII : 624-625.

Cohen, Claudine et Hublin, Jean-Jacques

1989 *Boucher de Perthes. Les origines romantiques de la préhistoire*. Paris, Belin.

Comte, Auguste

1851 *Système de politique positive*, vol. I. Paris.

Coye, Noël

1997 *La Préhistoire en paroles et en actes. Méthodes et enjeux de la pratique archéologique (1830-1950)*. Paris, L'Harmattan.

Foucher, Pascal, San Juan-Foucher, Cristina et Rumeau, Yoan

À paraître *La Grotte de Gargas, un siècle de découvertes*. Communauté des communes du canton de Saint-Laurent-de-Neste.

Fraenkel, Béatrice

1992 « Les empreintes », in *La Signature. Genèse d'un signe*. Paris, Gallimard : 205-222.

- Freeman, Leslie G. et Gonzalez Echegaray, Joaquin
2001 *La Grotte d'Altamira*. Paris, Seuil/La Maison des Roches.
- Gibson, James, Jerome
1979 *The Ecological Approach to Visual Perception*. Boston, Houghton Mifflin.
- Goffman, Erving
1991 [1974] *Les Cadres de l'expérience*, trad. Isaac Joseph. Paris, Les Éditions de Minuit.
- Groenen, Marc
1994 *Pour une histoire de la préhistoire*. Grenoble, Jérôme Million.
- Lartet et Christy
1864 « Sur des figures d'animaux gravés ou sculptés et autres produits d'art et d'industries rapportables aux temps primordiaux de la période humaine », *Revue anthropologique* IX.
- Leroi-Gourhan, André
1967 « Les mains de Gargas. Essai pour une étude d'ensemble », *Bulletin de la Société préhistorique française*.
1983 [1964] *Les Religions de la préhistoire*. Paris, PUF.
- Merleau-Ponty, Maurice
1967 [1945] *Phénoménologie de la perception*. Paris, Gallimard.
- Regnault, Félix
1906 « Empreintes de mains humaines dans la grotte de Gargas (Hautes-Pyrénées) », *Bulletin et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, t. VII, 5^e série : 331-332.
- Richard, Nathalie
1992a *L'Invention de la préhistoire*. Textes choisis, préfacés et commentés. Paris, Presses Pocket.
1992b « L'institutionnalisation de la préhistoire », in *Les Débuts des sciences de l'homme*. Paris, Seuil (« Communications » 54) : 189-207.
- Rouillon, André
2006 « Au gravettien, dans la grotte de Cosquer (Marseille, Bouches-du-Rhône), l'homme a-t-il compté sur ses doigts ? », *L'Anthropologie*, CX (4) : 500-509.
- Sanz de Sautuola, Marcelino
1880 *Breves Apuntes sobre algunos objetos prehistoricos de la Provincia de Santander*. Santander.
- Suchman, Lucy
1987 *Plans and Situated Action: The Problem of Human/Machine Communication*. Cambridge, Cambridge University Press.

NOTES

1. Développant d'anciens travaux (1992), cette analyse a été discutée en 2002 lors d'un colloque organisé à l'université Paris VII ainsi qu'en 2005 à l'École des hautes études en sciences sociales,

lors d'une séance du séminaire de Jean-Louis Fabiani et Noël Barbe. Je remercie particulièrement Yann Pottin et Claudine Cohen, lecteurs avisés de ce texte, de leurs remarques et suggestions.

2. La découverte de mains négatives aux doigts incomplets dans la grotte de Cosquer a récemment relancé le débat. De nouvelles hypothèses apparaissent, dont celle d'une signification arithmétique des figures (Rouillon 2006).
3. Félix Regnault, « La grotte de Gargas », *Bulletin de la Société historique nationale de Toulouse*, t. XII, 1878.
4. Félix Regnault, « La grotte de Gargas. Origines de cavernes, études des dépôts fossilifères », *Bulletin de la Société historique nationale de Toulouse*, t. XVII, 18<83, p. 237-258.
5. Félix Regnault, « Un repaire de hyènes dans la grotte de Gargas », *Bulletin de la Société historique nationale de Toulouse*, t. XIX, 1885, p. 30-35.
6. Albert Gaudry, « Note sur les hyènes de la grotte de Gargas découvertes par M. Félix Regnault », *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des sciences*, t. C, 1885, séance du 9 février 1885, p. 325-328.
7. Félix Regnault, *Sépulture dans la grotte supérieure de Gargas*, t. II. Bordeaux, Association française pour l'avancement des sciences, 1895.
8. « La principale différence entre les sources du préhistorien et celles de l'historien, c'est que le premier détruit son document en le fouillant. » (Leroi-Gourhan 1983 : 7)
9. André Cheyner, *Comment vivrait l'homme à l'âge des cavernes*. Paris, R. Arnoux, 1967.
10. Ainsi, dans l'ouvrage illustré de Freeman et Gonzalez Echegaray (2001 : 14) sur la grotte de Gargas, on trouve cette phrase qu'aurait prononcée la petite Maria : « Papa, regarde. Des bœufs peints ! » D'autres versions mentionnent la phrase : *Torros, torros !*
11. Groenen montre qu'il en fut de même pour l'« homme fossile » dont l'existence fut longtemps refusée. Les découvertes d'ossements humains fossiles passaient inaperçues, on les ignorait. Les auteurs, dans leurs publications, les traitaient avec négligence. (Groenen1994)
12. C'est en 1860 que la découverte par Lartet et Christy d'une gravure de mammoth réalisée sur ivoire du même animal apporte la preuve d'un art mobilier préhistorique jusque-là considéré comme un art celtique. (Lartet et Christy 1864)
13. Rares furent ceux qui, comme Édouard Piette, reconnurent dès le début l'authenticité des peintures d'Altamira.
14. Faite en 1901 par Peyroni, Capitan et Breuil.
15. Groenen (1994) signale que malgré les concrétions calcaires qui recouvraient les ossements humains découverts par Schmerling en 1830, aucun scientifique de l'époque n'accepta de les considérer comme « antédiluviens ».
16. Exemples et atypiques puisque les auteurs classiques de la cognition située s'intéressent plutôt aux routines qu'aux découvertes.
17. Ce type de processus s'était déjà produit après qu'en 1860 Jacques Boucher de Perthes eut prononcé son fameux discours, « De l'homme antédiluvien et de ses œuvres », devant la Société impériale d'émulation d'Abbeville. L'événement marquait la reconnaissance officielle de la préhistoire. Il fut suivi d'une intense vague de fouilles : « Partout en Europe on commence à retourner le sol pour y trouver les fameuses *haches* » et autres outils de pierre taillée (Cohen 1989 : 195).
18. Merleau-Ponty 1967 [1945] : 37.
19. Merleau-Ponty fait ici référence au psychologue gestaltiste Koffka et à son article : « Perception, an introduction to the Gestalt Theory », *Psychological Bulletin*, 1922.
20. L'ensemble du récit de Daleau pourrait être, de ce point de vue, analysé dans le cadre de la théorie des *affordances* de Gibson (1979). Rappelons que la notion d'*affordance* doit aussi beaucoup aux travaux de Koffka.

RÉSUMÉS

En 1906, Félix Regnault annonce à la Société d'anthropologie de Paris la découverte d'empreintes de mains humaines dans la grotte de Gargas (Hautes-Pyrénées). Fouilleur habitué de ce site qu'il arpente depuis trente ans, il n'avait pas « vu » les empreintes. L'article retrace la genèse multiforme d'un regard scientifique qui se déplace du sol vers les parois, qui s'approche des surfaces, qui les scrute pour en identifier les figures et les signes et finit par en concevoir une lecture. L'enquête montre comment la découverte de Regnault dépend d'une histoire savante associant une découverte initiale, celle d'Altamira, refusée et censurée par les autorités scientifiques d'alors, à des expériences ultérieures vécues comme des révélations et autorisant toute une communauté à « découvrir » de nombreux sites dont certains, déjà aperçus par les fouilleurs, avaient été oubliés.

In 1906, Felix Regnault announced to the Anthropological Society in Paris the discovery of human handprints in the Gargas cave (High Pyrenees). As a regular digger of this site that he had walked up and down for the last thirty years, he had not “seen” the handprints. The article retraces the multi-form genesis of a scientific look that moves from the ground to the inner walls, that comes close to the surfaces, that scrutinizes them in order to identify the figures and the signs, and ends up by making a reading out of it. The survey shows how Regnault's discovery depends on an erudite story associating an initial discovery that of Altamira, refused and censured by the contemporary scientific authorities, to ulterior experiences seen as revelations and allowing an entire community to “discover” numerous sites, some of which, already noticed by the diggers, had been overlooked.

INDEX

Mots-clés : préhistoire, art pariétal, histoire des sciences, traces mnésiques

Keywords : prehistory, rock art, science studies, mnemonic traces

AUTEUR

BÉATRICE FRAENKEL

École des Hautes Études en Sciences Sociales, fraenkel@club-internet.fr